



Le

# FURET DE LYON.

*Industrie, Beaux-Arts, Sciences, Littérature, Théâtres, Mœurs et Modes*

ON S'ABONNE au FURET, chez M. BARON, libraire, rue Clermont, et chez M. GÆURY, tenant cabinet de lecture, place des Célestins. — Le prix de l'abonnement, qui se paye d'avance, est de 5 fr. par trimestre pour Lyon, 50 centimes en sus par trimestre dans le département, et hors du département 1 franc en sus par trimestre. — Le prix des annonces est de 25 centimes par ligne. — CE JOURNAL PARAÎT LE DIMANCHE ET LE JEUDI.

## GYMNASTIQUE.

### ESCRIME.

Nous ne voulons considérer ici l'escrime que sous le point de vue de la gymnastique athlétique ou médicale, c'est-à-dire comme moyen de développer les forces, sans avoir égard à ce qui constitue la gymnastique purement militaire.

On définit l'escrime, l'art de se défendre ou de porter des coups l'épée à la main. Cela s'apprend en s'exerçant de bonne heure et journellement avec des fleurets, qui se nomment en latin *rudes*, ce qui a fait appeler l'exercice *gladiatura rudia-ria*. Les maîtres qui enseignent cet art commencent par habituer et rompre le corps de leurs élèves aux différentes positions qu'il doit prendre; ils leurs apprennent à ployer facilement les articulations et à leur donner de la souplesse dans tous les mouvemens généraux et d'ensemble; ils montrent ensuite à exécuter les mouvemens partiels du bras et surtout du poignet; car c'est la main qui porte ou qui pare les coups. Les premiers mouvemens se nomment *bottes*, et les seconds *parades*. Après ces préliminaires, ces mêmes maîtres d'armes enseignent à mêler ou à combiner ces divers mouvemens, de manière à tromper son adversaire par de fausses attaques que l'on nomme *feintes*. Enfin, les maîtres d'escrime vous apprennent à vous servir avec le plus d'avantage possible des feintes et des parades. Cette partie, qui est le complément de l'art, se nomme *assaut*, et est la parfaite image d'un combat à toute outrance.

L'escrime imprime à l'homme un maintien fixe, solide, assuré. Dans l'état de station et en garde, tout est avantageusement disposé pour l'action. Dès qu'on est en mouvement et fendu, le corps se porte en avant et en arrière avec une grande vivacité. La stabilité ou l'assiette consiste surtout à mouvoir peu le pied gauche, à en faire le centre ou le point d'appui sur lequel le corps gravite et bat en retraite, ou se porte en arrière pour revenir rapidement en avant. Presque tous les muscles sont dans une action continuelle; les jambes travaillent autant que les bras; à proprement parler, les jambes travaillent même davantage, car elles sont toutes les deux en action, tandis qu'il n'y a qu'un bras qui soit fortement occupé; l'autre ne sert, en quelque sorte, que de balancier. Quoi qu'il en soit, le corps entier, et les viscères en particulier, éprouvent des secousses violentes et rapides qui retentissent dans toute la machine. Tous les muscles du bras, des cuisses, des jambes, plusieurs de ceux du torse et de la tête éprouvent alternativement, comme on le conçoit facilement, des mouvemens de flexion et d'extension, de pronation et de supination qui forcent les appareils ligamenteux à s'étendre et à se raccourcir avec une mobilité qui doit promptement, dans le jeune âge, augmenter leur force et leurs proportions. On imprime, par ce genre d'exercice, au tronc et à

tous les viscères des commotions qui doivent leur être favorables en facilitant la circulation et en augmentant l'énergie de tous les organes. Les orthopédistes doivent surtout invoquer les secours de l'escrime pour développer les adolescents lents, paresseux, phlegmatiques, ceux que la morosité éloigne des jeux et des plaisirs de leur âge, enfin ceux qui croissent lentement et ne le font pas avec rectitude, soit qu'ils pèchent par la conformation de la poitrine, les jambes ou la colonne vertébrale. On procure par l'escrime, à ces êtres faibles, plus de ressorts dans les solides et de fluidité dans les liquides. Assez souvent on les voit se redresser, grandir et acquérir une force, une agilité et une grâce dans le port du corps dont on ne les aurait jamais crus susceptibles. On ne peut donc trop répéter que l'escrime, enseignée par des maîtres tels que les Berthet et les Lafougères, peut seule donner la pose calme, noble et aisée, qui semble surtout désigner, pour la profession des armes et le commandement, ceux qui en sont doués.

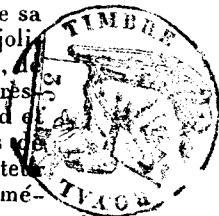
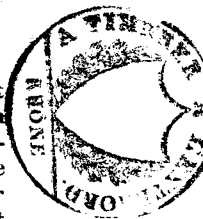
En nous déclarant, à l'égard de l'orthopédie, plutôt en faveur des exercices gymnastiques que nous préférons en général à l'extension et au coucher horizontal sur un plan incliné, nous ne nous dissimulons pas que la plupart d'entre eux, sont peu conformes aux mœurs et aux habitudes de ce sexe que l'excès de la civilisation a rendu l'esclave de convenances presque inviolables. Non-seulement nos mœurs ne supporteraient pas ces jeux de la palestres, où les vierges de Sparte venaient, toutes nues, s'exercer à la lutte; mais il est douteux qu'elles ne fussent pas offensées de la plupart des exercices adoptés dans les gymnases, tels que le sont l'escrime, la natation, l'action de grimper, etc.

D. PH. MUTEL.

## DE L'ART DRAMATIQUE

(2<sup>me</sup> Article.)

La comédie. ai-je dit dans mon premier article, ne saurait être une combinaison plus ou moins ingénieuse, plus ou moins habile, dont l'esprit, la vivacité et l'agrément des détails tiennent lieu de conception, de point de départ et de but. Sans nul doute, la mission du poète comique est d'exciter notre gaieté; il a besoin, pour lancer un trait qui frappe et blesse, de provoquer ce rire franc si propre à désarmer celui-là même qu'il atteint; mais ceci est la partie secondaire de sa tâche, car ces petits riens, cette broderie légère, ces enjoliveures de détail, tous ces menus oripeaux d'or et de soie, de dentelles et de gaze, ne doivent être qu'un accessoire très-minime, et s'effacer tout-à-fait devant la richesse du fond et la solidité de l'œuvre. A ceux qui briguent les suffrages de quelques salons dorés, où l'on ne pardonne pas à un auteur de sentir le peuple, je leur conseille de laisser la vraie comé-



die, et de s'en tenir à ce badinage gracieux et malin, tendre et enjoué, qui ne manque jamais de réussir auprès des gens comme il faut.

N'est-ce pas une chose désolante et honteuse que d'être obligé de descendre au siècle guindé et courtisanesque de Louis XIV pour trouver la vraie comédie! comédie vive, mordante, franche, sans rouge ni fard, implacable, et ne quittant jamais son fouet ni son masque. Ici, l'insolence et la fatuité sous les habits d'un grand-seigneur; là, la morgue et l'ignorance présomptueuse sous ceux d'un médecin; ailleurs, des fripons titrés, des escrocs galonnés, des escrocs qui assistent au petit-coucher du monarque, et qui, pour mieux faire leurs dupes, ne manquent pas de dire: *Je parlais de vous, hier, dans la chambre du roi.* Y aurait-il assez de clameur dans notre siècle de liberté, où nul ciseau ne coupe les ailes au génie, si un auteur s'avisait de nous offrir de pareilles horreurs? Je vois déjà le banc et l'arrière-banc de la bourgeoisie rugir de modération. Mais, je le confesse avec plaisir, nos auteurs sont gens trop bien élevés, sachant trop ce qu'ils doivent au moule et ce qu'ils se doivent à eux-mêmes, pour oser jamais se permettre de telles impertinences. Ce sont des choses que l'on voit, dont on s'indigne, et que l'on enterre! C'était bon à Molière, à un histrion, à un valet de chambre du roi, de ne rien respecter, pas même les infamies des grands; pour des jeunes gens qui ont des rapports, des liaisons dans le monde, il ne serait pas décent de l'imiter, on le conçoit.

MOLIÈRE! quel nom! Molière, prolétaire, homme du peuple, auteur, acteur et directeur de spectacles, doué d'un génie égal à son indépendance et à sa probité, est, selon moi, le plus grand phénomène qu'on ait jamais vu! Suivez-moi, retournons ensemble à ces beaux temps de la monarchie absolue, où le peuple, misérable bétail, ne savait qu'obéir et trappier; eh bien! à cette époque de honte et de dégradation, notre sublime prolétaire commence son œuvre en bravant le préjugé stupide qui pèse sur les comédiens; il affronte en personne les criailleries de ceux qui l'appellent *tison d'enfer!* il se livre à eux tout entier! Son théâtre, c'est sa tribune, à lui tribun! une droite, une gauche, des centres s'établissent. Les centres sifflent, s'agitent, ameutent leurs laquais. Courage, Molière! voilà la bonne comédie! crie la gauche. Et l'arène s'ouvre tous les jours; tous les jours cet infatigable lutteur recommence! tour à tour sérieux, moqueur, graveleux, frondeur; mais, toujours observateur profond et philosophe rigide, il est sans pitié pour les vices, de quelque habit qu'ils soient revêtus!

Pourquoi faut-il que les immortels jallons plantés par cette main hardie et sûre ne soient pas devenus le phare qui dirige et conduit? Pourquoi tant d'auteurs, *Voltaire même*, ne nous ont-ils donné que de froides et insipides comédies? A mille questions de ce genre, il n'y a qu'une réponse: c'est que pour faire une comédie qui ne repose pas uniquement sur des scènes filées avec esprit et gentillesse, sur des saillies heureuses et sur des phrases bien peignées, bien frisées, il faut une certaine indépendance, rare chez MM. les auteurs. On cite cependant Lesage qui, pauvre et malade, refusa cent mille francs que lui offrirent les Turcaret de l'époque pour brûler sa pièce de *Turcaret*: on cite encore Beaumarchais, dont la rare tenacité finit par arracher la permission de faire jouer son *Mariage*, qui devait lui créer tant d'ennemis. A part ces deux hommes, je cherche en vain les actions courageuses de l'aréopage comique; je ne vois que des esclaves, toujours prêts à flatter et caresser leur maître: le public!

Si j'avais besoin d'appuyer mes assertions par quelques exemples, me serait-il si difficile de les trouver dans ces mille et mille productions oubliées aussitôt que représentées. Pourquoi encore? parce que tout y est faux, sans vérité ni couleur. Retournez un peu voir toutes ces comédies de mœurs dont, depuis bientôt cent cinquante ans, on nous accable: qu'y trouvez-vous? rien; c'est un langage inintelligible. Picard même, qui a fait les délices de la petite propriété; Picard, que des laquais de littérature ont appelé *le Molière de la bourgeoisie*, essayez de le lire ou de l'entendre, et vous vous demanderez où l'auteur a vu ses personnages; vous, vous n'en connaissez pas les originaux.

Dimanche dernier, j'assistais à une comédie de mœurs de Molière: (*de mœurs*, entendez-vous!) eh bien, dans cette comédie, où l'auteur n'a voulu peindre que les ridicules de quelques coquettes de son temps, rien ne m'a surpris, rien ne m'a étonné. Ses précieuses, je les vois encore tous les jours, et cela, dans toutes les conditions de la vie: femmes d'ar-

tistes, de marchands, de rentiers, etc. etc.; avec cette différence pourtant, que les précieuses de Molière ont de la poudre et des rubans à leurs cheveux, et que les miennes ont de la pomnade et des peignes d'écaillé; il y a des nuances, mais le fond est le même.

C'est que Molière s'est appliqué à autre chose qu'à peindre la superficie de son siècle, c'est-à-dire la forme des chapeaux et la coupe des robes. Sous ces belles et resplendissantes toilettes de Versailles, que rehaussaient les grâces et l'amabilité de ceux qui les portaient, il apercevait des cœurs faux, doubles, des âmes corrompues; à la ville, à la cour, partout, toujours Molière, toujours observateur, il sut voir et peindre!..

J. B.

## HYGIÈNE.

### DE LA NÉCESSITÉ DE SOUMETTRE A UNE VISITE LES BESTIAUX DESTINÉS AUX ABATTOIRS DE LA VILLE.

La bonne qualité des alimens est chose indispensable pour conserver la santé. S'ils sont de nature à nous être nuisibles, le mal empire chaque jour, et ses progrès sont d'autant plus actifs que, sans nous en douter, chaque jour nous en renouvelons la cause. Aussi, un des premiers devoirs de l'autorité municipale est de veiller à ce que tous les objets destinés à la consommation soient de bonne qualité, qu'ils soient sains et que leur état ne puisse devenir nuisible à la santé. La loi de 1790, organique des municipalités, en fait une prescription aux maires, et s'ils s'en éloignent ou les négligent, ils manquent à leurs devoirs et trahissent les obligations qui leur sont imposées.

La conduite de l'administration locale ne saurait donc être indifférente sur des objets d'une si haute importance et qui peuvent avoir des conséquences si graves. Aussi nous ne doutons pas que lorsqu'elle se sera fait rendre compte du peu de précautions qui sont prises dans les marchés publics pour empêcher qu'il n'y soit rien vendu de nuisible à la santé, elle ne s'empresse de prendre les mesures que réclame une bonne police, et qui, par leur stricte exécution, dissiperaient bientôt toutes les craintes et rendraient la fraude impossible.

Il existe à Lyon des marchés où sont vendus les bestiaux destinés à la consommation des habitans; ces marchés sont ouverts aux acheteurs, les bestiaux mis en vente sont livrés sans qu'aucune visite en ait été faite, et en ait d'abord constaté l'état. Partout cependant on agit bien différemment; on sent l'importance d'une telle mesure et l'on se garde bien de la négliger; des visites ont lieu, et la plus sévère investigation préside à ces visites; dans les villes de quelque importance, elles sont faites par des gens de l'art, et ce n'est qu'après que les bestiaux ont été reconnus sains et marqués d'un fer qui indique cette reconnaissance, qu'ils peuvent être admis sur la place du marché.

On visite également le poisson, le gibier, la volaille, les fruits, enfin tout ce qui est destiné à la nourriture de l'homme; rien de tout cela, en bonne police, n'est mis en vente avant que des inspecteurs en aient examiné l'état. A Lyon l'on n'agit pas ainsi, et cependant on a plus de moyens de le faire que dans aucun autre lieu. On ne peut donc attribuer une négligence aussi funeste qu'à l'habitude dans laquelle on est de voir les choses se passer de la sorte depuis si long-temps. Certainement ce ne sont pas des hommes capables qui manquent pour de semblables opérations: Lyon possède une école vétérinaire, administrée par des professeurs habiles, qui chaque année fournit des sujets distingués; il serait donc bien facile de trouver des gens capables et consciencieux pour faire chaque jour ces visites. L'administration le sentira, et s'empressera sans doute de procurer cette amélioration dans les mesures de police que lui commande l'intérêt de tout le monde. Elle sait qu'une semblable négligence peut devenir très-funeste, et aller même jusqu'à compromettre la santé des habitans; elle ne voudrait pas assumer sur sa tête une si terrible responsabilité, en ne prenant pas les précautions que la raison lui indique et dont la loi lui fait une obligation.

On exige, plus ou moins, vingt francs et davantage, par chaque tête d'animal, pour droits d'entrée ou d'octroi; il est bien évident que ces droits ne peuvent être perçus que sur des bestiaux sains: eh bien! comment saura-t-on que ces

Bestiaux ne sont atteints d'aucune maladie si l'on ne les assujettit pas à une visite? On s'en rapporte, dira-t-on, à celui qui paye les droits, et qui est plus que personne intéressé à ne débiter que de la viande saine. Mauvaise raison, et qui ne saurait empêcher de la faire; car, si un grand nombre des personnes qui exercent cette industrie ont des connaissances et de la probité, il en est d'autres qui peuvent se tromper, ou que l'appât du gain peut porter à acheter des bestiaux malades, parce qu'alors leur bénéfice est sans contredit plus considérable. En 1823, pendant la chaleur de l'été, une espèce d'épizootie fit périr beaucoup de moutons. Eh bien! ces moutons, que les propriétaires prenaient la précaution de faire saigner aussitôt qu'ils les croyaient atteints de la maladie, étaient amenés à Lyon pendant la nuit, sur la rivière, et vendus ensuite à des acheteurs qui ne manquaient jamais. Si à cette époque les précautions que nous indiquons eussent été prises, ce honteux trafic n'aurait pas eu lieu. Il faut éviter qu'il se renouvelle, et éviter les dangers qu'il pourrait occasionner, en prenant les précautions que commande l'intérêt des habitans; et pour cela il faut faire comme partout ailleurs, assujettir les bestiaux aux visites que prescrivent les réglemens.

X.

### Souvenir de la bataille d'Austerlitz.

Déjà le chant du coq avait annoncé l'aurore matinale; déjà le laboureur, rendu au soc de la charrue, traçait un pénible sillon dans la plaine, et le pâtre conduisait aux champs son troupeau, quand le son aigu de la trompette, précurseur des batailles, se fit entendre dans les deux camps....

A ce signal, les soldats des deux partis prennent les armes, et bientôt le soleil, qui commençait à dorer la cime des coteaux, se montrant radieux comme dans une matinée du printemps, réfléchit ses rayons dans l'acier dont ils étaient couverts. Ainsi, la plus glorieuse journée pour le nom français, fut aussi la plus belle de l'automne....

Le farouche soldat du Nord, se fiant sur le nombre, soutenu par cent cinquante bouches à feu, se rappelant encore la bataille de Pultawa, se flatte de vaincre ce nouveau Charles Douze, et s'avance avec l'assurance du succès....

Ainsi qu'à cette grande bataille, ainsi que Pierre-le-Grand, leur czar est parmi eux qui, d'une hauteur inaccessible au danger, contemple avec son loyal allié, l'empereur d'Autriche, le sang que leur orgueil fait couler!....

Déjà leurs bataillons épais couvrent la campagne, comme ceux de Darius, et semblent vouloir anéantir ces nouveaux Macédoniens. Déjà quelques cris de joie partent du milieu de leurs rangs; mais l'invincible Davoust, semblable à l'éclair qui précède la foudre, se précipite sur eux à la tête de ses braves, les rompt et en fait un massacre horrible. Dans le même temps, les généraux Soult, Vandamme, St.-Hilaire, les enfoncent de tous côtés, et s'ouvrent un passage jusqu'aux deux empereurs....

A peine une heure écoulée, dit Bonaparte, et la victoire est à nous! O nation valeureuse! nobles descendans de ces preux qui étonnèrent l'Europe par leurs prodiges! vous venez de surpasser en quelques instans tout ce qu'on nous raconte de l'héroïque antiquité! Accourez, accourez, peuples qui habitez les plaines fertiles de la Grèce! Et vous, Romains, dont le nom ne périra jamais, venez contempler dans nos rangs vos demi-dieux, et admirer un César dans chaque soldat français! C'est aujourd'hui que je suis fier de commander à de tels hommes, et plus glorieux encore d'être témoin de leurs exploits....

C'est ainsi que le grand homme réfléchissait en parcourant les champs d'Austerlitz, sur ce même coursier arabe qu'il montait à la bataille des Pyramides, et qu'il s'arrêtait parmi les régimens en les encourageant par des harangues prophétiques. Ici, il nommait cette légion... l'invincible.... là, il souriait aux vieux guerriers; plus loin, il appelait quelques soldats par leurs noms; il promettait à tous la victoire et des honneurs, et faisait entendre ces paroles entraînantes: « Soldats, en avant! ma fortune vous couvre.... »

Mais tout-à-coup la fortune change, et notre camp ressemble au flux et reflux de la mer agitée; nos soldats arrivent en foule pêle-mêle. C'est en vain que la voix des chefs les rappelle au combat: la terreur et la consternation rempla-

cent la hardiesse et le courage; de tous côtés on n'entend que ces cris: La garde! la garde russe!....

A la garde! s'écrie le héros surpris, qu'on oppose ma garde.... Cet ordre est entendu des guerriers qui la composent; l'impatience et la fureur étincellent dans leurs regards, comme la colère du lion se manifeste dans tous ses mouvemens; ils frappent du pied, grincent des dents, et, agitant leurs armes, ils demandent à marcher. Bessière arrive, et nous marchons (j'en faisais partie). A peine sommes-nous aux prises que, dans un instant, la face des affaires change: tout est détruit, et il ne reste pour ressource aux deux empereurs qu'une fuite honteuse....

Je ne te peindrai pas la bravoure de Lannes, de Bernadotte, de Caffarelli, leurs noms sont inscrits dans l'histoire; mais je te citerai le courage des braves qui m'entouraient: je te parlerai du vaillant Christophe, mon sergent, recevant la mort au moment qu'il la donne; tu verras mon capitaine, le bras droit et les cuisses emportées par un boulet de canon, n'ayant plus qu'un reste de sang dans les veines, se défendre avec son bras gauche, et, second Duguesclin, fermant le poing, le faire tomber avec force sur l'ennemi blessé qui l'entoure. Ici, c'est un fourrier qui se précipite seul au milieu d'une compagnie, et, ne pouvant enlever le drapeau, apporte parmi nous le porte-drapeau lui-même, pétrifié de cette action. A mon côté, c'est Paillant, mon camarade de lit, mourant en embrassant sa croix, et enfonçant, d'un bras mal affermi son sabre dans le sein d'un Autrichien....

Mais comment pourrai-je décrire le tableau qui frappa mes yeux, à la vue de quarante mille Russes demandant la vie, et la fureur de nos soldats la leur refusant; le fer est déjà levé sur leur tête, la mort a marqué ses victimes: un instant encore, elle s'en empase....

Tout-à-coup Bonaparte paraît.... à sa vue, la fureur se calme, les armes ne sont plus menaçantes, et quarante mille hommes lui doivent la vie.... Nous étions maîtres du champ de bataille, de quarante-cinq drapeaux et de cent cinquante pièces de canons.... et nous eussions été maîtres des deux empereurs.... il ne le voulut pas.... Ste.-Hélène l'attendait... O destin!....

LOUIS.

### LE PEUPLE.

Les temps vont s'accomplir! le sort s'est déclaré!  
Il faut que leur orgueil sous le niveau s'abaisse:  
Le coq du peuple a dévoré  
Les fleurs de lys de la noblesse!

Poètes, paraissez! à la tête des rangs  
Cherchez quelques héros à proclamer très-grands!  
Mais entre tous les noms que le siècle répète,  
Un seul reste à chanter.... Cherchez-le donc ce nom,  
Encor plus beau que Lafayette  
Et plus grand que Napoléon!

Le PEUPLE! Trop long-temps on n'a vu dans l'histoire,  
Pour l'œuvre des sujets, que les rois admirés.  
Les arts dédaignaient une gloire  
Qui n'avait pas d'habits dorés.

Combien ce préjugé s'efface!  
Nous avons vu le peuple et la cour face à face,  
Elle, ameutant encor ses rouges bataillons;  
Lui, sous leur feu cruel marchant aux Tuileries,  
Elle, tremblante et vile avec ses broderies,  
Lui, sublime avec ses haillons!

C'est que le peuple est tout! Malheur à qui l'éveille  
Lorsque paisible il dort sur la foi des sermens!  
Il laisse bourdonner long-temps  
La tyrannie à son oreille.

Il semble Gulliver environné de nains!  
Voyez, par des fils innombrables,  
Des milliers de petites mains  
Enchaîner ses bras redoutables!

Ils y montent joyeux, triomphans: le voilà  
Bien lié!... Que faut-il pour briser tout cela?  
Qu'il se lève... Déjà de ses mains désarmées  
Il lutte avec les forts où git la trahison,  
Et son pied, en passant, couche à bas les armées  
Comme les crins d'une toison.

Et puis, victorieux, il jette un cri sublime,  
Dont ceux qu'on a cru morts s'éveillent en sursaut;  
Qui fouille au plus profond abyme,  
Éclate au faite le plus haut!  
Un cri de liberté qui gronde et qui dévore,

Que frontières ni murs n'arrêtèrent jamais ;  
Tonnerre au vol immense , à l'éclair tricolore ,  
Qui menace tous les sommets !  
Cri dont se fait l'écho toute poitrine libre ,  
Et qui des nations renverse l'équilibre ;  
Oracles qu'en tous lieux et cultes et partis  
Reconnaissent divin... et comprennent s'ils peuvent ;  
Et qui fait que les rois sur leurs trônes s'émeuvent ,  
Pour sentir s'ils sont bien assis !

Je crois le voir encor ce peuple qu'on méprise ,  
Alors que sous ses pieds notre ville trembla :  
Que de richesses étaient là !  
Aucune par lui ne fut prise .

Il était pauvre hier ; il est pauvre aujourd'hui :  
Eh bien ! de ces trésors il n'est rien qui le tente ,  
De les fouler aux pieds sa fureur se contente ;  
Et dans plus d'un palais d'où les maîtres ont fui ,  
Partout , sans rien détruire , il pénètre , il regarde ,  
Et sur le seuil bientôt il va monter la garde  
Pour protéger le bien d'autrui .

Maintenant , plats valets de tout homme qui règne ,  
Accourez , battez-vous , traînez-vous à genoux  
Pour des oripeaux qu'il dédaigne  
Et qui ne sont bons que pour vous .  
Mais lorsque des grandeurs vous atteindrez le faite ,  
N'ayez point trop d'orgueil d'être assis sur sa tête ,  
Et craignez de peser sur lui trop lourdement ;  
Car tranquille au plus bas de l'immense édifice ,  
Pour que tout au-dessus tremble et se démolisse ,  
Il ne lui faut qu'un mouvement .

## REVUE DES MODES.

On remarque depuis quelque temps que les parures en jais sont assez de mode. — Jamais les fleurs n'ont autant concouru à embellir les coiffures que depuis les derniers bals ; les roses, surtout, ont été employées avec profusion.

Les robes blanches sont celles qui font majorité dans une réunion, celles en cachemire sont d'un effet riche et élégant. Les robes brodées et celles à applications sont aussi très-recherchées ; nous avons vu des applications de velours et satin d'un effet nouveau.

Les écharpes de gaze et celles en blonde sont de mode cet hiver. Les dames les roulent négligemment autour du cou.

Les écharpes brahmines en gaze brochée d'or sont aussi d'un joli effet.

Une robe en crêpe était ainsi disposée : le corsage à la Sévigné tombait fort bas sur les épaules, les manches à côtes (et ce sont celles en vogue) étaient ornées de nœuds en rubans de gaze. La jupe extrêmement ample autour de la taille, avait pour garniture trois rubans en gaze, qui partaient de la ceinture à gauche, et venaient diagonalement à droite. Ces rubans différaient de longueur, le plus long descendait jusque près le bas de la jupe. Au bout de chacun de ces rubans était une tulipe en rubans découpés avec goût.

Encore un ornement qui sied à merveille, ce sont des touffes d'épis.

Les garnitures paraissent reprendre faveur. On en voit déjà cette année un assez grand nombre pour pouvoir leur prédire un succès croissant.

Beaucoup de manches aussi sont à crevés. On voit à des robes de bal, sur chaque épaule, un nœud en rubans, dont les bouts tombent flottans jusque plus bas que la main.

## ESSAI

SUR LE MOYEN DE FAIRE CESSER LA CRISE COMMERCIALE,

Par *Baume*,

de l'Institution Saint-Clair (\*).

Tel est le titre d'une brochure peu étendue, mais qui débute dans son auteur l'habitude de traiter les questions d'économie politique, industrielle et sociale. Nous n'essayerons pas aujourd'hui de faire l'analyse de cet opuscule, l'espace et le temps nous manquent ; ce sera pour notre prochain N<sup>o</sup>.

(\* Une brochure in-8<sup>o</sup>, à Lyon, chez Baron, libraire, rue Clermont.

## CHRONIQUE.

Le 1.<sup>er</sup> mars de cette année, le pont St.-Vincent sera démolé pour être remplacé par un pont en fil-de-fer.

— Un homme habillé en femme, se promenant le soir dans les rues, et faisant tout bas des propositions mystérieuses, vient d'être arrêté.

— En fouillant la terre pour la construction des redoutes aux Charpennes, on trouve des ossements humains à une certaine profondeur. Avis aux amateurs de fossilles!

## TABLETTES DRAMATIQUES.

*Guillaume Tell* attire toujours une belle et nombreuse société au Grand-Théâtre ; car, hier, le parterre et les premières étaient complètement garnis. L'élite de nos chanteurs et chanteuses, danseurs et danseuses, a été applaudie comme de coutume : c'était justice.

Un journal du jour reproche à St.-Ange et compagnie d'avoir chanté faux, à qui mieux mieux, dans *Guillaume Tell*. A cela on peut répondre que l'on chante comme l'on peut et non comme on voudrait chanter.

### Théâtre des Célestins.

AU BÉNÉFICE DE M. BERNARD-LÉON.

Grâce à M. Bernard-Léon, nous allons connaître : 1.<sup>o</sup> *les Six Degrés du crime*, drame ou mélodrame, je ne sais pas bien ; 2.<sup>o</sup> *la Nuit de Noël*, vaudeville ; 3.<sup>o</sup> *le Défunt sous le scellé*, vaudeville. Si ces titres ne sont pas piquants, faites-moi le plaisir de m'en indiquer d'autres.

## PROGRAMME DES THÉÂTRES.

Spectacle du Dimanche 5 février.

### GRAND-THÉÂTRE.

LE JEUNE HOMME EN LOTERIE, comédie.  
LA DAME BLANCHE, opéra en trois actes, paroles de Scribe, musique de Boyeldieu.  
LES PETITES DANAÏDES, ballet-pantomime en deux actes.

### THÉÂTRE DES CELESTINS.

MOUTON-DUVERNET, drame.  
LA VIVANDIÈRE, mélodrame.  
vaudeville.



## RENSEIGNEMENTS.

### VOITURES PUBLIQUES.

PARIS, 10 heures du soir, entreprise Gabaud et C<sup>e</sup>, port St.-Clair, en face du pont Morand.

Coupé . . . . . 49 fr.  
Intérieur . . . . . 41  
Rotonde . . . . . 36  
Banquettes . . . . . 30

BORDEAUX, 9 heures du soir, quai St.-Clair, n.<sup>o</sup> 11.

GRENOBLE, 10 heures 1/2 du soir, idem.

GENÈVE, tous les jours pairs, 9 h. du soir, idem.

JOSEPH BEUF, Gérant.